

PHILOGOLOGIE ET ÉPIGRAPHIE HÉBRAÏQUES ET ARAMÉENNES

Directeur d'études : M. André LEMAIRE

Correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2007-2008 : I. *2 Rois 13 et s. : Israël et Juda au VIII^e s. av. J.-C.* –II. *Épigraphie ouest-sémitique : inscriptions inédites ou méconnues du I^{er} millénaire av. J.-C. au III^e s. apr. J.-C.*, les lundis de 14 à 16 h.

I. *2 Rois 13 et s. : Israël et Juda au VIII^e s. av. J.-C.*

Après un bref rappel de l'approche méthodologique générale, philologique et historique, du texte hébreu des Livres des Rois et des principaux outils de travail utilisés, nous avons étudié la présentation synchronique du règne d'Amacyahu, roi de Juda (c. 804-802-776 av. J.-C.), probablement rédigée sous le règne d'Ézéchias à la fin du VIII^e s., alors que le verset 6, avec la citation de Dt 24,16 se rattache probablement à une rédaction plus tardive, sous le règne de Josias, à la fin du VII^e s. L'historiographie ancienne rapporte deux guerres conduites par Amacyahu : une guerre victorieuse contre les Édomites (2 R 14,7) et une guerre malheureuse contre Israël (v. 8-14). À la suite de cette dernière guerre, Juda devient plus ou moins vassal de Juda pendant un demi-siècle. La mention de l'ensevelissement du roi Joas d'Israël à Samarie nous a conduit à étudier le dossier des tombes royales de Samarie, évoqué dans deux articles récents et contradictoires.

La triste fin du règne d'Amacyahu (conspiration et assassinat à Lakish : 14,17-21) suppose que Lakish était déjà la deuxième place forte de Juda et pourrait être un indice en faveur de la datation du niveau IV des fouilles archéologiques de ce site. Le v. 22, de style annalistique implique probablement la reprise du commerce international entre la mer Rouge et la Méditerranée, et fournit un indice intéressant pour la datation précise des inscriptions hébraïques et phéniciennes de Kuntillet Ajrud dans le deuxième quart du VIII^e s.

Le long règne de Jéroboam II d'Israël (14,23-29) n'a droit qu'à quelques versets mais ce fut un règne prospère à la fin duquel le royaume d'Israël a dominé, un moment, le Sud du Levant, spécialement après une guerre victorieuse contre le royaume de Damas à laquelle font aussi allusion le prophète Amos et une inscription moabite fragmentaire publiée récemment. C'est ce contexte historique qui permet d'expliquer les versets 25 et surtout 28, assez énigmatiques dans leur état actuel.

La mort de Jéroboam II vers 750 marque le dernier tournant de l'histoire du royaume d'Israël qui va connaître une succession de coups d'état et la vassalité vis-à-vis des rois néo-assyriens avant de disparaître complètement en tant réduit en provinces assyriennes. Après deux coups d'état en moins d'un an, éliminant Zakaryahu, dernier descendant de la dynastie de Jéhu (15,8-12), puis son assassin Shalloum (15,13-15), Menahem s'empara du pouvoir à Samarie mais dut payer un lourd tribut au roi néo-assyrien Pul/Tiglat-phalazar III, comme le confirme une inscription néo-assyrienne trouvée en Iran. Le manière dont ce tribut de mille talents

a été collecté par une capitation extraordinaire de cinquante sicles laisse entendre qu'il y avait alors, dans le royaume, quelque soixante mille « gens riches/notables » (v. 20).

Le coup d'état de Peqah contre Peqahyahu fils de Manahem représente une réaction anti-assyrienne qui ne réussit pas à entraîner les rois de Juda Yotam et Akhaz (15,32-38 ; 16,5-9) et échoua à la suite des campagnes de Tiglat-phalazar III et la chute de Damas en 732. Nous nous sommes arrêtés un moment sur les transformations du temple de Jérusalem par les rois de Juda Yotam (ouverture de l'enceinte du temple au nord pour un accès direct du peuple) et Akhaz (construction d'un grand autel pour la participation du peuple). Ces transformations architecturales aident à comprendre la réforme cultuelle ultérieure d'Ézéchias.

Nous avons analysé le règne du dernier roi d'Israël Osée, la chute de Samarie et la déportation de ses habitants, présentés de façon succincte en 17,1-6, à la lumière des textes néo-assyriens contemporains. Alors que la réflexion finale sur la chute de Samarie (v. 7-41) est généralement attribuée à l'historien deutéronomiste du règne de Josias, nous avons montré qu'elle comporte aussi un niveau de rédaction plus ancien, beaucoup plus positif sur le yahvisme des habitants de la province assyrienne de Samarie, et remontant à une rédaction historiographique proche des événements, vraisemblablement sous le règne d'Ézéchias à la fin du VIII^e s.

II. *Épigraphie ouest-sémitique : inscriptions inédites ou méconnues du I^{er} millénaire av. J.-C. au III^e s. apr. J.-C.*

Nous avons terminé l'étude des fragments de papyri araméens du V^e s. av. n. è. trouvés récemment à Saqqarah (Égypte) en tenant compte d'un dernier fragment qui permet un joint avec le fragment principal étudié à la fin de l'année dernière. Nous avons montré que ce joint était justifié non seulement par les restes matériels du papyrus mais aussi par la restitution d'une formule araméenne caractéristique. Nous avons ensuite repris notre essai de lecture de la tablette araméenne d'Aushariye (Syrie) en montrant qu'un récent nettoyage ne permettait malheureusement que des améliorations très limitées.

Comme notre première conférence portait sur l'historiographie hébraïque de la première moitié du VIII^e s. av. J.-C., nous avons ensuite étudié deux groupes d'inscriptions contemporaines : les ostraca de Samarie trouvés dans les fouilles américaines de 1910, concernant des livraisons d'huile et de vin, et les inscriptions hébraïques et phéniciennes de Kuntillet Ajrud découvertes en 1975 et 1976, à quelque 50 kilomètres au sud de Qadesh-Barnéa, près du Darb el-Ghazza, route des caravanes reliant la mer Méditerranée à la mer Rouge. Pour ce dernier groupe, dont nous attendons toujours l'*editio princeps*, nous avons dû nous contenter de l'étude des inscriptions publiées. Cet examen nous a conduit à proposer quelques améliorations de lecture et surtout d'interprétation, nous attardant en particulier sur le sens des mots *ashérah* et *Te(i)man*. L'étude de ce dernier mot nous a révélé l'emploi de *matres lectionis* en phénicien dès la première moitié du VIII^e s. av. J.-C., un phénomène qui est souvent méconnu des grammaires phéniciennes.

Nous avons ensuite étudié quelques inscriptions araméennes inédites d'époque perse : un ostrakon d'Arad découvert récemment et deux inscriptions sur cruche dont l'une mentionnant de l' « huile (parfumée au) ladanum ».

Dans nos dernières conférences, nous avons commencé l'étude d'une longue inscription hébraïque du tournant de notre ère comportant un texte religieux disposé en deux colonnes sur une plaque de pierre. Ce texte vient tout juste d'être publié et pose de difficiles problèmes de lecture et d'interprétation : nous continuerons son étude détaillée l'an prochain.

Directeur d'études invité : M. Benjamin SASS

Professeur à l'université de Tel Aviv

Recherches sur les premières écritures alphabétiques

Les quatre conférences ont mis en valeur certains aspects des recherches nouvelles en épigraphie ouest-sémitique. La première a fait le point sur les *Empreintes araméennes sur des briques de Babylone et leur apport à l'histoire babylonienne au temps de Nabuchodonosor*. Les fouilles allemandes à Babylone, dirigées de 1899 à 1917 par Robert Koldewey, ont mis au jour plus de 300 briques ou fragments de brique comportant des impressions araméennes et/ou figuratives. Sauf quelques mentions sporadiques, ces empreintes passèrent pratiquement inaperçues. Avec Joachim Marzahn, l'assyriologue du *Vorderasiatisches Museum* de Berlin, nous avons travaillé sur la publication de l'ensemble de ces empreintes araméennes et iconiques et ce travail vient de s'achever. Près de la moitié des quelque 130 tampons représentés par ces empreintes sont associés à une empreinte royale cunéiforme, surtout de Nabuchodonosor, parfois de Nériglissar ou de Nabonide. La plupart des autres exemplaires sont datés du VI^e siècle av. n. è. et représentent un lion ; ils ont été essentiellement trouvés dans les murs des constructions de Nabuchodonosor. Le reste est datable de la même période par la paléographie des lettres araméennes, très proche de celles des briques de Nabuchodonosor. Ces empreintes éclairent trois problèmes :

- 1 - l'évolution paléographique de l'écriture monumentale araméenne au VI^e s., beaucoup moins bien connue qu'aux IX-VII^e s. ou qu'aux V-II^e s. ;
- 2 – l'onomastique et l'iconographie de la Babylonie à l'époque néo-babylonienne ;
- 3 – le développement de l'aramaïsation de Babylone et de ses entreprises de construction.

La publication de ces empreintes jettera aussi quelque lumière sur la production, le marquage et le transport des briques et permettra peut-être d'identifier ultérieurement certaines des personnes mentionnées ou la signification de certaines représentations iconographiques.

Les deux conférences suivantes ont porté un *Nouveau regard sur la genèse de l'alphabet*. Après avoir vérifié les indications concernant la naissance de l'alphabet, nous avons rappelé que toute tentative de précision au delà de la fourchette 2000-1300 av. n. è. pour les inscriptions proto-sinaïtiques de Sérabit el-Khadem, dans le Sinaï, et de Wadi el-Hol, en Haute Égypte, ne pouvait s'appuyer que sur des arguments circonstanciels. Nous avons alors présenté des indices en faveur d'une genèse de l'alphabet, en Égypte, au début du XIII^e s., juste avant sa diffusion dans le Levant, y compris à Ougarit, plutôt que dans la première moitié du deuxième millénaire. L'absence de graffiti alphabétiques à Tell ed-Dab'a au Bronze Moyen et l'inévitable supposition d'une stagnation paléographique de plusieurs siècles semblent affaiblir toutes les tentatives d'une datation haute de l'alphabet, en 2000, 1800, 1700 ou 1500. Examinant les quatre inscriptions palestiniennes considérées comme antérieures à 1300, il nous semble que chacune d'entre elles est, soit non alphabétique, soit plus récente que le XIV^e s. Cependant il ne s'agit là que d'une simple hypothèse de travail dans l'attente de la découverte de témoignages archéologiques plus évidents.

Dans notre dernière conférence, *Grec et phrygien : les premiers alphabets européens*, nous avons présenté un nouvel état de la question à la lumière des recherches d'André Lemaire. L'alphabet grec semble avoir été adopté à partir du sémitique en une seule fois, entre environ 825 et 750, ou peut-être 825-775, d'après

un modèle ouest-sémitique monumental.. Cette transmission trouve tout à fait sa place à l'époque de l'interaction gréco-levantine intensive du début de la période orientalisante en Grèce. Les plus anciennes inscriptions grecques bien datées appartiennent à la période du Géométrique Récent, généralement daté après 750 ; deux ou trois inscriptions sont parfois rattachées au Géométrique Moyen, mais cette attribution reste disputée. Une datation de l'alphabet par les Grecs antérieure à 750 ne pourrait donc se justifier que si une des deux conditions suivantes étaient remplies : que les classicistes relèvent la date initiale du Géométrique Récent, ou que des inscriptions clairement datées du Géométrique Moyen soient découvertes. Bien que le témoignage archéologique ne soit pas assez précis pour décider de l'antériorité de l'alphabet grec par rapport à l'alphabet phrygien ou vice versa, les données actuelles rendent au moins *possible* l'antériorité phrygienne. Alternativement, les deux alphabets pourraient avoir été adoptés simultanément à la frontière de la Phrygie, en Cilicie ou Tyane, une région louvite fréquentée aussi par des Grecs et où l'alphabet phénicien était utilisé dans des inscriptions monumentales.